

Le mariage d'une petite princesse

Etude historique

(SUITE)

C'ÉTAIT un garçon de 14 ans, au regard d'aigle, à demi voilé par de lourdes paupières, une physionomie fine et agréable, enfin un air et une fierté qui l'eussent fait reconnaître entre mille comme le maître de tout le monde.

Il rougit en apercevant sa fiancée et la salua assez gauchement ; elle moins timide et déjà accoutumée à toutes sortes d'éloges, n'était point embarrassée ; il s'approcha cependant et lui baisa deux fois la main. Il monta dans le carosse du roi et le cortège reprit sa marche jusqu'à Fontainebleau où l'on arriva à cinq heures.

Elle fut accueillie aux cris de : Vivent le roi et madame la princesse de Savoie ! Les personnages présents étaient nombreux. Le roi lui nomma les princes et princesses du sang et Monsieur fut chargé de lui nommer hommes et dames qui venaient baiser le bas de sa robe. Elle devait baiser les princes et princesses du sang, les ducs et duchesses et autres tabourets, les maréchaux de France et leurs femmes, ce qui dura deux heures ! Enfin, on eut pitié d'elle, il lui fut permis de quitter son habit qui était fort riche et de passer un déshabillé. Il était temps de se mettre un peu à l'aise après une si longue contrainte. Quelques femmes plus obstinées que les autres trouvèrent le moyen de rester, et se firent présenter par la duchesse du Lude pendant sa toilette de nuit.

Madame de Maintenon se tenait près d'elle debout respectueusement et sur ses instances elle consentit à s'asseoir dans un grand fauteuil ; tout aussitôt Marie-Adélaïde prit une petite chaise tout près d'elle et la caressa le plus aimablement. Puis se mettant presque sur ses genoux — "Maman, dit-elle, m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire au Roi."

Madame de Maintenon conçut tout de suite pour elle beaucoup d'amitié et se laissa appeler "ma tante" ; elle

trouva dans cette tutelle une occasion précieuse de satisfaire sa vocation d'institutrice et tandis que le duc de Bourgogne s'appliquait à ses derniers thèmes, la future duchesse accompagnait "sa tante" à Saint-Cyr. Même elle déridait la gravité de Mme de Maintenon au point de l'entraîner au jeu de cache-nitouche et de cligniemusette, divertissements enfantins alors à la mode.

Elle sut donc se faire aimer d'emblée, et par sa piété filiale et sa gentillesse de poupée, elle dérida la vieille morose du grand roi et fut choyée par madame de Maintenon qui pourtant ne câlinait personne. C'est qu'elle-même avait reçu si peu de caresses dans son jeune âge, son éducation d'enfant avait été traversée de mille manières par les contrariétés qui divisaient alors son père et sa mère. Elle-même raconte qu'elle ne fut embrassée que deux fois par sa mère et seulement au front.

Son foyer, ce "home" qu'elle n'eût dû jamais oublier, ce fut le château de Mursay, chez cet oncle et cette tante qui l'élevèrent avec autant de joie que leur propre fille.

Après douze années heureuses, elle fut reprise par sa mère à M. et Mme de Villette pour être confiée à une autre tante, la marquise de Neuillan, qui lui fit garder les dindons et qui ne lui fit porter des souliers que lorsqu'il y avait de la compagnie.

Le roi et Mme de Maintenon ne voulurent abandonner à personne le soin de s'occuper de la princesse. Louis XIV vieilli, désabusé, trouva dans l'affection sincère ou superficielle de sa petite-fille un réconfort à sa mélancolie. Il s'amusa à la voir jouer aux jonchets ou à collin-maillard. Mais son éducation était loin d'être finie, à peine même était-elle commencée, aussi fut-il décidé qu'elle suivrait les cours de Saint-Cyr et que le marquis de Dangeau serait son professeur d'histoire. On lui donna pour compagnes Mlle d'Aubigné, fille de ce mauvais sujet de d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon, Mlle d'Ayen et Mlle de Chevreuse.

MADAME SAUVALLÉ.

(A suivre)

Dialogue

DURAND. — Je viens de chez les Dubois.
MME DURAND. — Que faisaient-ils ?

DURAND. — Dubois était en train de battre sa femme.

MME DURAND. — Est-ce possible ?

DURAND. — Parfaitement, mais il s'est arrêté quand je suis entré.

MME DURAND. — Naturellement !

DURAND. — Je l'ai prié de continuer mais il n'a pas voulu.

MME DURAND. — Tu as fait une chose pareille !

DURAND. — Pourquoi pas ?

MME DURAND. — Quel cynisme ! Tu aurais regardé tranquillement un homme battre sa femme.

DURAND. — Que veux-tu, c'est lui le plus fort.

MME DURAND. — Mais tu es donc un lâche.

DURAND. — Moi, pourquoi donc ?

MME DURAND (*hors d'elle*). — Tu oses le demander, misérable.

DURAND. — Enfin, est-ce de ma faute si Mme Dubois n'est pas forte aux cartes.

MME DURAND. — Aux cartes !!

DURAND (*souriant*). — Bien sûr !... je ne t'avais donc pas dit que c'est aux cartes qu'il l'a battue.

MME DURAND (*boudeuse*). — Tu n'es qu'un monstre !

PINCE-SANS RIRE.

Aux Romanesques

MADAME de Farcy—sœur de Chateaubriand — disait à l'une de ses amies qui avait la tête pleine de chimères romanesques :

"Vous n'aimeriez jamais comme vous voudriez aimer, à moins que vous ne vous tourniez vers Dieu... A l'égard des créatures, vous ne seriez jamais contente ni d'elles, ni de vos sentiments. Vous seriez tendre aujourd'hui, froide demain ; vous ne les aimeriez pas deux jours de la même manière ; vous ne sauriez souvent s'il est bien vrai que vous les aimez, à moins que vous ne commenciez à les aimer pour Dieu."

UNE ABONNÉE.